

Gens de mots qui ont peur des mots

Adrien Thério

Number 4, November 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1387ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Thério, A. (1976). Gens de mots qui ont peur des mots. *Lettres québécoises*, (4), 38–40.

Gens de mots qui ont peur des mots

12 septembre

Parler ou ne pas parler du cul!

Un linguiste de l'Université de Montréal, M. André Clas, a publié il y a quelque temps un livre intitulé *Matériaux pour l'étude du français au Canada, Néologismes, Canadianismes*. Le professeur en question ne s'est pas laissé barrer la route par des considérations morales ou esthétiques quand il s'est agi de nommer ces néologismes ou canadianismes. N'est-ce pas ainsi qu'il fallait procéder? En effet, pourquoi cacher des mots, faire comme s'il n'existaient pas, sous prétexte qu'ils ne sont pas beaux, que leur consonnance choque certaines oreilles puritaines? Mais les linguistes n'ont pas tous la même largeur de vues. Pierre Beaudry de la *Presse* a étudié attentivement le livre de M. Clas et il s'est permis, à l'occasion de plusieurs chroniques, de lui faire la leçon.

Je n'ai rien contre le métier de censeur qu'exerce M. Beaudry à la *Presse*. Il en faut des censeurs. Et je suis bien prêt à rendre hommage à M. Beaudry pour le travail qu'il fait. Il m'arrive de n'être pas d'accord avec lui, il m'arrive de l'être aussi. Je reconnais d'ailleurs que son métier est assez ingrat. Ce que je ne comprends pas, ne comprendrai jamais de la part d'un linguiste, c'est qu'il ait peur des mots ou qu'il en ait honte. C'est pourtant le cas et M. Beaudry nous en donne une preuve dans une chronique intitulée *La Linguistique et les ordures*. Il commence cette chronique ainsi:

«Il existe en français un mot commençant par la lettre «c» et se terminant par «l», avec entre les deux la cinquième voyelle de l'alphabet. Comme tous les mots, il a son utilité et, surtout, sa place, mais il aurait du mal à passer pour un joyau de la langue française.»

Et M. Beaudry de partir en guerre contre M. Clas qui ose dans son livre nous donner une liste de toutes ces expressions colorées que les Québécois ont construites en y incluant le mot si décrié. Comble de la forfanterie chez ce professeur indigne, non seulement il prend la peine de souligner qu'il existe une série d'expressions dans lesquelles on rencontre ce mot dévoyé, mais encore, nous apprend M. Beaudry, il le traite aux petits oignons. En effet, souligne le journaliste, le mot (que je tais) occupe dans le livre de M. Clas «une place presque aussi importante que ces deux autres trésors de notre patrimoine linguistique, «hostie» et «quétaine» et se trouve sur un pied d'égalité avec «tabernacle». M. Beaudry ne nous donne pas la liste des expressions qui, chez André Clas, contiennent les mots «hostie» «quétaine» et «tabernacle» mais point n'est besoin de longues explications pour comprendre qu'elles sont assez nombreuses. En revanche, il cite toutes les expressions retenues par M. Clas où apparaît le mot malheureux. Ce faisant, il se permet d'enlever des lettres à ce vocabulaire si pittoresque. Nous obtenons ceci (texte de M. Beaudry citant l'autre): «(en avoir plein son c...; se fendre le c...; c...-merdeux; c...-frottant; se faire pogner (sic) le c...; bas-c...; jouer au c... et botter le c... à quelqu'un)». Autant d'expressions qui, selon M. Beaudry, sont reproduites chez le professeur «avec toute la complaisance voulue dans un nombre encore plus grand d'exemples». N'est-ce pas suffisant pour choquer les oreilles des gens qui se respectent, en un mot, n'y a-t-il pas la matière à scandale?

Eh! bien, n'en déplaise à M. Beaudry, je ne suis pas scandalisé du tout par toutes ces expressions. Et si M. Clas met de la complaisance à nous les présenter, la faute en est peut-être aux expressions elles-mêmes qui possèdent un pouvoir que d'autres n'ont pas? Ne serait-

ce pas évident si M. Beaudry s'exclamait: «Quel plaisir j'aurais à botter le cul à cet individu!» Après réflexion, il se dit: «À quoi servirait de me fendre le cul en quatre pour un énergumène pareil?» Le plaisir de faire de telles phrases nous fait oublier d'user du mot «hostie». N'est-ce pas la preuve qu'elles sont vivantes et vibrantes? Je ne regrette qu'une chose, c'est que M. Clas n'ait trouvé que neuf expressions qui portent en elles le mal mot. Moi, j'en connais d'autres. Si, par exemple, «jouer au cul» existe, «jouer du cul» existe aussi. J'ai entendu un jour un joueur de hockey dire d'un de ses compagnons que s'il déjouait si souvent ses adversaires c'est qu'il jouait bien du cul. Et quand l'atmosphère est au laisser-aller, ne dit-on pas quelquefois «Grouillez-vous le cul»? Et n'a-t-on jamais entendu «se faire aller le cul» dans le sens de se dépêcher? Et ne se fait-on pas «chauffer le cul» à certains moments par des gens pressés ou impatientes? Il y en a bien d'autres mais je m'arrête de peur de tomber dans la complaisance.

Je laisse à M. Clas le soin de continuer ses investigations. Il voudra sans doute, à la lumière de mes remarques et de celles de ses étudiants, faire en sorte que la prochaine édition de son livre soit plus complète. Et si M. Beaudry avait le *culot* d'ajouter quelques expressions à sa liste par pur plaisir esthétique? Mais non, mais non, monsieur Beaudry, je raille! Je vous sais homme de bonne compagnie et je suis sûr que jamais, ô jamais, vous ne vous permettez, même seul, de prononcer, encore moins d'écrire des mots aux consonnances aussi offensantes. Il reste, selon moi, que les mots sont faits pour une chose, pour qu'on s'en serve. Je veux bien qu'on sache les utiliser au bon endroit et à bon escient mais je ne crois pas qu'il faille les rejeter, les triturer, changer leur forme, en prétextant faussement qu'ils sont sales ou indécents pour des raisons déraisonnables. Vous admettez que le mot *cul* a son utilité et vous ajoutez «surtout, sa place» mais vous ne précisez rien quant à cette place. On a l'impression que vous voulez le reléguer dans un coin obscur de la maison et n'en autoriser l'usage qu'à des heures bien précises ce qui, à mon avis, serait contraire au génie du français. Vous prétendez qu'on le met à toutes les sauces (pardonnez-moi l'expression) à cause de la pauvreté de notre vocabulaire. Je ne vous suis pas. On a construit ces expressions, par instinct, et pour ajouter quelque chose à d'autres expressions qui n'allaient pas assez loin. Voyez comme «j'en ai plein le cul» court plus vite que «j'en ai assez»! Mais je ne vous convaincray jamais. Sachez cependant qu'il n'y a pas de mots sales, que s'ils paraissent l'être à certains moments, c'est seulement à cause d'un travers de notre esprit qui nous porte à leur attribuer des défauts qui n'existent que dans notre imagination. Vous affirmez péremptoirement que le mot *cul* n'est pas un joyau de la langue française. Comment en juger? Parce qu'il manquerait d'éclat, de brillant et que sais-je? Au fond, c'est peut-être un de ces bijoux qui reprennent en chaleur ce qu'ils perdent autrement. Si l'on juge de la beauté d'une chose par le plaisir qu'on en tire, qu'on en reçoit — ce qui est tout à fait normal — alors ce mot n'a rien à envier à d'autres qui se targuent de leur splendeur.

Parler ou ne pas parler du joul

À peu près vers le même temps où M. Beaudry tombait à bras raccourcis sur le dos de M. Clas, un autre linguiste, celui du *Devoir*, cette fois écrivait au nom de la Société des Écrivains de Montréal, une lettre de protestation aux responsables du dictionnaire Larousse, à Paris, qui avaient eu le malheur d'inclure le mot *joul* dans la nouvelle édition de leur dictionnaire et d'en donner une définition qui disait à peu près ceci: *joul*, parler populaire des Québécois.

Monsieur Louis-Paul Béguin, selon les rapports qu'il nous en fit dans ses chroniques, avait fait toutes sortes de sparages chez les doctes grammairiens, pour les obliger à enlever ce pelé, ce galeux, ce mot qui commence par j et se termine par l, comme dirait quelqu'un d'autre, du respectable ouvrage qu'ils venaient de mettre sur le marché. L'argumentation spécieuse de M. Béguin tendait à prouver que ce que l'on appelle communément le *joul*, cela n'existait pas au Canada français, ou en tout cas, ne devrait pas exister et qu'en conséquence, le dictionnaire commettait une erreur monumentale en donnant dans ses pages la définition d'un mot que des âmes bien nées ne pouvaient entendre sans frémir.

Il a dû être éloquent, ce monsieur Béguin car il nous annonçait le 26 août, dans sa chronique, qu'il avait gagné la partie. Tout à la joie de cette victoire qui pourrait se comparer à celle de Samothrace, il intitulait sa chronique VIVE LAROUSSE et la terminait par ces exclamations qui siéent bien aux porteurs d'étendards: «Vive Larousse, vive Le Devoir, vive la Société des Écrivains! Vive... nous!»

Cette phrase montre bien quelle joie l'habitait quand il reçut cette fameuse lettre de l'attaché de presse de Larousse, M. Jean-Noël Nouteau. Il y avait de quoi! Songez! monsieur Nouteau le remerciait du «volumineux dossier à lui adressé par mes soins et qui contenaient les lettres des lecteurs demandant la modification de la définition du *joul*» si on tenait à la garder entre les pages du savant livre. Donc, Larousse qui s'imagine probablement que M. Béguin représente avec la Société des Écrivains tout le Canada français ou peu s'en faut, décide de changer sa définition et demande des suggestions. N'est-ce pas admirable et tout autant extraordinaire qu'à lui seul, un linguiste du Québec, fasse bouger, que dis-je, remue jusqu'en leur tréfonds les importants personnages qui forment la Société éditrice du dictionnaire Larousse! On aura tout vu! Qui pourra venir nous dire maintenant que les Français ne nous aiment pas? Ils nous aiment tellement qu'ils nous permettent, par l'entremise d'une institution nationale, d'aller gribouiller sur leurs plus beaux monuments.

En attendant les éditeurs du dictionnaire Larousse devraient apprendre que le linguiste du *Devoir*, tout appuyé qu'il est par la Société des Écrivains canadiens de Montréal, ne représente pas le Canada français, ni même la ville de Montréal. Ces deux personnalités ne

représentent qu'elles et cela veut dire un nombre très restreint de personnes. Ce que les éditeurs du Dictionnaire Larousse devraient apprendre encore, c'est que le joul existe bel et bien au Canada français, que c'est un nom que, spontanément, nous avons donné à un jump-suit qui est bien adapté à notre personnalité et que nous n'avons aucune raison de le renier. Ce que les éditeurs du dictionnaire Larousse devraient savoir enfin, c'est qu'ils ont été bien inspirés en donnant comme définition du *joul*: parler populaire des Québécois. Qu'on raisonne, qu'on argumente, qu'on s'ostine tant qu'on voudra, c'est la définition qui se rapproche le plus de la réalité. Ce n'est pas parce que M. Béguin ne peut entendre ce mot sans grimper dans les rideaux et faire des scènes à tout casser pour attendrir ses nombreux lecteurs qui se portent à sa défense en lui redisant sur tous les tons: non, non, le joul, ça n'existe pas, que le joul va courber l'échine, se coucher honteusement comme un vieux chien et rentrer sous terre. Les parlers populaires, ça existe partout. Et M. Béguin ferait bien d'aller se promener dans quelque coin du sud et du sud-ouest de la France pour s'en rendre compte. Est-ce que cela empêche les gens de ces pays-là de parler français? De la même manière, je ne vois pas pourquoi le fait que nous ayons un parler régional puisse nous empêcher de parler français et même de bien parler français. Nous aurions peut-être pu trouver un mot plus élégant pour définir ce langage. Mais tout à fait par hasard, nous nous sommes arrêtés à ce mot, nous l'avons adopté. Il n'est plus temps d'en avoir honte. Libre à M. Béguin de se mettre en campagne avec toute une armée de valeureux soldats dans le dessein bien établi d'assassiner cette bête fringante!

Il y a des gens qui, c'est bien connu, poussés par des forces mystérieuses, ne peuvent faire autrement que de se passionner pour des causes grandes et nobles. M. Béguin est de ceux-là. Honneur donc à ce chevalier sans peur et presque sans reproche.

3 octobre

Parlez-nous d'amour, film de J.C. Lord

Le moins qu'on puisse dire, c'est que les critiques n'ont pas été tendres pour ce film de Jean-Claude Lord et Michel Tremblay. Si j'associe les deux noms ici, c'est que sans le deuxième, le film ne serait certainement pas ce qu'il est.

L'été dernier, dans une seule journée, je suis allé voir trois films québécois. D'abord *Jos Carbone* de Jacques Benoît qui aurait pu faire quelque chose de beau puisque le roman l'était. On l'avait si bien défiguré pour le rendre soi-disant poétique et «au boutte» qu'il ne restait presque plus rien de l'original. Puis, j'ai enduré *La Piastre* jusqu'à la fin. Quelle niaiserie! Ensuite, je me suis rendu, Place Desjardins voir *Chanson pour Julie*. Les critiques n'en disaient pas de bien, mais je m'étais dit: au moins, je vais entendre Jean-Pierre Ferland chanter. Erreur! Ferland ne chantait même pas une seule chanson en entier. Il faut être pas mal dingue pour mettre Ferland dans un film et ne pas le faire chanter, lui qui est ex-

traordinaire à cette sorte de chose. Mais il y a des réalisateurs qui sont tellement «partis» qu'ils ne voient plus rien, ne comprennent plus rien.

Après autant de déceptions, il est difficile de continuer à aller voir des films québécois. Je ne sais trop ce qui m'a poussé à voir *Parlez-nous d'amour*. En tout cas, je peux dire que j'en ai eu pour mon argent. Je comprends très bien que les critiques n'aient pas été tendres pour les deux auteurs. Qui aime en effet se voir deshabiller en public? C'est un peu beaucoup l'impression que donne ce film. Évidemment, il n'est question que d'une couche très mince de notre société mais pourquoi s'y retrouve-t-on si bien, même si on est sûr qu'on n'y appartient pas? C'est que cette couche de la société, deux ou trois superposées, elle est très proche de nous, c'est notre parente. En somme, Lord et Tremblay ont fait le portrait, un portrait très dur des plus belles quêtaineries qui vivent au milieu de nous. C'est difficile d'accepter qu'une partie de l'image que nous renvoie le miroir prenne autant de relief sur cette pellicule. Moi aussi, j'aimerais mieux que cette sorte de quêtainerie des bonnes femmes qui viennent voir les programmes de TV en studio pour regarder les fesses et même autre chose de l'animateur n'existe pas. J'aimerais mieux que la quêtainerie des femmes de province qui rêvent aux beaux mâles de Radio-Canada et font le voyage à Montréal pour tâcher de coucher avec, n'existe pas et, enfin, je préférerais croire que tous ces comédiens que nous voyons de temps en temps à l'écran aient des vies exemplaires. Ce ne semble pas être le cas. Pas pour Lord et Tremblay, à tout le moins.

Je suis obligé de me dire que ces comédiens qui ont accepté de jouer un rôle qui se chargeait de faire leur propre critique savaient très bien ce qu'ils faisaient quand ils ont accepté d'entrer dans le jeu. Ils le savaient et pourtant ils n'ont pas eu peur de se montrer petits, graveleux, galeux, comme le voulaient les auteurs. Il fallait une bonne dose de courage pour aller aussi loin.

Évidemment, *Parlez-nous d'amour*, ce n'est pas très beau à voir. Mais c'est des images qu'on n'oublie pas, quand on les a vues une seule fois. Pour moi, c'est l'indice, c'est la preuve que le film est loin d'être manqué, est loin d'être mauvais. Je crois que ce serait plutôt le contraire. Bon ou mauvais, c'est un film à voir.

Adrien Thério